**Introduction**

 Nicolas de Machiavel (1469-1527), né à Florence, est un penseur italien qui s’inscrit dans le courant humaniste, très influent durant la période de la Renaissance. Fonctionnaire durant quatorze années de la cité florentine, pour qui il effectua des missions diplomatiques à Rome (auprès du pape) mais aussi à la cour de France, Machiavel est resté célèbre en tant qu’auteur d’écrits sur l’art de la guerre, sur l’histoire de Florence et surtout pour ses *Discours sur la première décade de Tite-Live,* achevés en 1520, et *Le Prince,* écrit en 1513 et publié pour la première fois de façon posthume en 1531.

 C’est sur ce classique de l’histoire des idées politiques d’une cinquantaine de pages, composé de 26 courts chapitres, que l’on va revenir dans ce travail. C’est un « miroir princier », genre classique à l’époque et qui consiste à écrire un traité de politique et de moral destiné à l'usage des princes. Son but affiché est de donner des conseils pour que le prince atteigne l’excellence morale – qui est, à l’époque, la morale chrétienne – et, avec elle, l’excellence politique. Pourtant, au-delà de ce contexte proprement intellectuel sur lequel on reviendra, *Le Prince* est aussi très directement marqué par le contexte politique dans lequel Machiavel l’écrit. En effet, dès les premiers chapitres, l’intention de Machiavel se dévoile puisqu’il en vient à limiter son objet aux principautés qui ne sont pas héréditaires et qui ont été conquis par la force. Le contexte est ici directement transparent pour les lecteurs de Machiavel puisque lorsqu’il écrit *Le Prince,* en 1513, la république de Florence vient de capituler dans la guerre opposant Jules II à l’Espagne de Ferdinand, poussant le gonfalonier Soderini à l’exil et permettant aux Médicis de reprendre le pouvoir sur la cité florentine. Machiavel, fonctionnaire dont le destin était lié au régime républicain, va jusqu’à être accusé de complot contre le nouveau prince Laurent de Médicis, ce qui le conduit à passer quelques semaines en prison, jusqu’à une amnistie générale[[1]](#footnote-1). Ainsi, si la dédicace du *Prince* est un geste classique de soumission au pouvoir politique dans un contexte autoritaire qui place les « intellectuels » devant le dilemme de la protection ou de la répression, le propos de ce livre est directement adapté à la situation que rencontre le nouveau prince de Florence, que Machiavel entend bien conseiller[[2]](#footnote-2).

 Mais *Le Prince* est surtout un texte qui renouvelle considérablement les « miroirs princiers » et, avec eux, la pensée politique moderne, à un moment où l’extension géographique avec la découverte du Nouveau Monde est un fait majeur et alors que la pensée politique commence, petit à petit, à s’autonomiser de la pensée religieuse. Pour saisir pleinement l’importance du *Prince,* on se propose ici d’étudier le chapitre 18, intitulé « Comment les princes doivent tenir leur parole », et de tirer à partir de lui les différents fils permettant de saisir la pensée politique de Machiavel. Notre propos va se déployer en trois temps. Dans une première partie, on se propose de revenir sur l’allégorie du renard et du lion, et d’élargir celle-ci à l’ensemble des qualités que le prince doit avoir pour Machiavel. Ainsi, il s’agit aussi de montrer en quoi cette conception des rapports entre morale et politique fait alors rupture. Dans une seconde partie, on montre à quel point cette vision est liée à la vision politique de Machiavel, mais aussi à s méthode et à son anthropologie, que l’on peut qualifier de pessimiste car réaliste. Enfin, on revient sur les conditions d’exercice du prince, conditions qui s’avèrent, chez le penseur italien, toujours précaires et périlleuses.

**I] Une conception politique amorale…**

 Dans le chapitre 18, Machiavel affirme que le prince doit, quand il le peut, « être fidèle à sa parole et [agir] toujours franchement et sans artifice ». Il ajoute rapidement que si tenir sa parole est bien un idéal, la réalité de l’exercice politique est plus complexe. En effet, pour atteindre le but de l’exercice du pouvoir qui est, chez lui, la stabilité politique, le prince va devoir être capable de ne pas respecter sa parole, et agir constamment à la fois « en bête et en homme », c’est-à-dire être à la fois rusé comme un renard, et fort comme un lion. Seule la combinaison de ces deux qualités fait du prince un bon prince, « car, s’il n’est que lion, il n’apercevra point les pièges ; s’il n’est que renard, il ne se défendra point contre les loups ; et il a également besoin d’être renard pour connaître les pièges, et lion pour épouvanter les loups ». Or, disant cela, Machiavel sait pertinemment qu’il s’oppose à l’un des auteurs phares de l’Antiquité redécouvert à la faveur de la Renaissance, à savoir Cicéron, auteur qui considère qu’il faut toujours tenir sa parole et que les deux sources de l’injustice sont justement la force et la ruse, faits du lion et du renard[[3]](#footnote-3). Dans le même temps (mais les choses sont liées), Machiavel redéfinit deux valeurs centrales de l’époque qui sont présentes dans les miroirs princiers : la justice et surtout l’honnêté[[4]](#footnote-4). En fait, l’ensemble du *Prince* se situe dans cette lignée, puisque Machiavel critique l’honnêteté et la justice à travers la remise en cause de la parole du prince, mais il critique la clémence et la bonté en conseillant au chapitre 18 (et ailleurs) au prince que « tant qu’il peut il ne s’écarte pas de la voie du bien, mais qu’au besoin il sache rentrer dans celle du mal »[[5]](#footnote-5).

 Ce que fait Machiavel ici, c’est de critiquer les valeurs morales qui font classiquement un bon prince, pour mettre en avant les qualités propres à l’exercice politique du prince. Autrement dit, un bon prince n’est pas un prince moralement bon, mais un prince politique efficace. C’est pourquoi il écrit au chapitre 18 qu’ « un prince bien avise ne doit point accomplir sa promesse lorsque cet accomplissement lui serait nuisible ». Cet écart se justifie pour le penseur italien en raison de deux dimensions sur lesquelles il faut désormais revenir : d’une part les buts de la politique ; d’autre part, la nature humaine. C’est alors une vision amorale de la politique qui se dessine, non pas opposée frontalement à la morale classique et à la religion, mais qui appartient à une autre dimension.

**II]…Due à l’autonomisation progressive du politique**

 Machiavel est un penseur politique au sens fort en raison de sa conception des buts de l’exercice politique, buts affichés avec force au chapitre 18 :

*« On doit bien comprendre qu’il n’est pas possible à un prince, et surtout à un prince nouveau, d’observer dans sa conduite tout ce qui fait que les hommes sont réputés gens de bien, et qu’il est souvent obligé, pour maintenir l’Etat, d’agir contre l’humanité, contre la charité, contre la religion même ».*

C’est bien le but de la politique – le maintien de l’Etat, et, donc, la conservation par le prince de son pouvoir – qui l’autorise à passer outre les valeurs morales. Cette possibilité est d’autant plus grande que parmi toutes les configurations politiques évacuées dans les premiers chapitres du *Prince,* le prince nouveau qui prend le pouvoir par la force est la plus fragile de toute. En effet, si l’origine de l’Etat est un coup de force, le déficit de légitimité du pouvoir princier est élevé. Pour y parer, la question qui traverse le chapitre 18, et plus globalement tout *Le Prince,* est la question des qualités non pas morales mais politiques qu’un chef de régime doit posséder pour résister à la menace du temps et conserver son pouvoir. La nécessité de se comporter à la fois en lion et en renard est ainsi tributaire de cette vision, puisque les princes « qui ont su le mieux agir en renard sont ceux qui ont le plus prospéré ». Dans la même veine, pour conforter sa théorie, Machiavel fait référence à de nombreux exemples historiques ou contemporains (le centaure Chiron et Achille, Alexandre VI, Ferdinand le Catholique).

 Surtout, si le prince doit parfois quitter les chemins de la morale dans l’exercice du pouvoir, c’est parce que Machiavel a une vision de l’homme bien spécifique, elle-même tirée de son étude approfondie de l’histoire et de ses missions diplomatiques. Si celle-ci est réaffirmée au chapitre 18, c’est au chapitre 17 qu’il écrit que « les hommes sont méchants », avant d’ajouter qu’ils sont « ingrats, changeants, simulateurs et dissimulateurs, ennemis des dangers, avides de gain ». Machiavel tire de cette anthropologie l’idée que le prince ne doit pas nécessairement être bon, sinon il se fera détruire par les autres hommes qui, eux, ne sont pas bons[[6]](#footnote-6). Si le penseur italien en vient à cette conclusion anthropologique, c’est en raison de sa méthode réaliste, qui consiste à regarder les choses non telles qu’elles devraient être, mais telles qu’elles sont, méthode qui s’ancre, comme on l’a dit, sur son expérience diplomatique et sur son apprentissage intense de l’histoire (notamment romaine)[[7]](#footnote-7).

 L’ensemble de ces constats le pousse à penser l’exercice du pouvoir comme étant une activité particulièrement précaire. Le prince est alors un équilibriste qui jongle constamment entre des passions politiques (l’amour, la haine, la crainte), et entre deux « humeurs » sociales – et même, en un sens, sociologiques -, celle des « grands », qui entendent dominer et opprimer le peuple, et celle du peuple, qui souhaite échapper à cette domination. Pour cela, il doit avoir une qualité spécifiquement princière : la *virtu.*

**III] La *virtu,* clé de l’exercice du pouvoir**

On le voit depuis le début, l’exercice du pouvoir est une activité précaire, guidée essentiellement par le pragmatisme de Machiavel qui veut que tout action doit être jugée à partir de ses résultats, eux-mêmes évalués à l’aune du but de la politique : la stabilité. Il écrit d’ailleurs clairement au chapitre 18 qu’ « au surplus, dans les actions des hommes, et surtout des princes, qui ne peuvent être scrutées devant un tribunal, ce que l’on considère, c’est le résultat. Que le prince songe donc uniquement à conserver sa vie et son Etat : s’il y réussit, tous les moyens qu’il aura pris seront jugés honorables et loués par tout le monde ».

Mais la stabilité politique n’est, chez Machiavel, jamais acquise. Plus précisément, le prince doit constamment face faire à deux enjeux. Le premier, à dimension sociale, touche au rapport qu’il entretien avec ses sujets, qui sont eux-mêmes divisés en deux « classes » sociales, les « grands » et le « peuple ». Etant donné que ces deux groupes recherches des choses différentes, l’exercice du pouvoir doit toujours rechercher un équilibre entre les deux. Plus précisément, il doit naviguer entre trois passions politiques : la haine – mauvaise, car elle conduit à la révolte ; l’amour – elle aussi mauvaise car elle depend non pas des actions du prince ; et la crainte, qui est elle directement un rapport entre le prince et ses sujets, et qui se révèle la plus stable. Surtout, quelque soit la réalité des actions du prince, ce dernier doit jouer avec les passions de ses sujets – et leur nature changeant et peu fiable – pour non pas être moral, mais le paraître[[8]](#footnote-8). Réaffirmant ce qu’il écrit déjà au chapitre 15, Machiavel fait donc de l’activité politique un rapport foncièrement un jeu de dupe, lorsqu’il écrit à propos des vertus morales qu’ « il n’est pas bien nécessaire qu’un prince les possède toutes ; mais il l’est qu’il paraisse les avoir […] Il doit aussi prendre grand soin de ne pas laisser échapper une seule parole qui ne respire les cinq qualités que je viens de nommer ; en sorte qu’à le voir et à l’entendre on le croie tout plein de douceur, de sincérité, d’humanité, d’honneur, et principalement de religion, qui est encore ce dont il importe le plus d’avoir l’apparence : car les hommes, en général, jugent plus par leurs yeux que par leurs mains, tous étant à portée de voir, et peu de toucher ».

 Le second enjeu renvoie à sa conception chaotique du monde, et à la place qu’il donne aux effets de l’action humaine. En effet, si jusqu’ici, que ce soit chez les Antiques ou, plus encore, dans la conception chrétienne, ces effets sont nuls, Machiavel considère au chapitre 25 que « pour que notre libre arbitre ne soit pas aboli, je juge qu’il peut être vrai que la fortune soit arbitre de la moitié de nos actions, mais aussi que l’autre moitié, ou à peu près, elle nous la laisse gouverner à nous ». Face à la fortune – qui correspond, pour le dire vite, au “hasard”, et qui prendre la forme pour les Antiques d’une déesse influençable, et pour les chrétiens une puissance aveugle -, le prince a une marge de manoeuvre. C’est pourquoi on peut dire que Machiavel est l’un des tous premiers auteurs de la première modernité à théoriser une véritable pensée politique. Le concept central sur lequel celle-ci s’appuie est celui de *virtù,* concept qui remplace les “vertus” vues plus haut. La *virtù* est à comprendre dans un rapport dialectique avec la fortune. Celle-ci désigne tout ce qui nous arrive mais que nous ne contrôlons pas, alors que la *virtù* désigne la capacité à supporter les coups de la fortune, à s'y adapter à bon escient, et par conséquent à arriver à assurer la stabilité pour son État. La *virtù* consiste donc à conserver la maîtrise de la situation même dans le cas d’une conjoncture malheureuse. Celle-ci est à mettre en relation directe avec une vision chaotique du monde, qui considère que le monde terrestre évolue constamment, et sans ordre, monde dans lequel le prince doit s’imposer. On comprend alors mieux pourquoi Machiavel écrit au chapitre 18 que le prince doit avoir « l’esprit assez flexible pour se tourner à toutes choses, selon que le vent et les accidents de la fortune le commandent ». Ainsi, dans ce monde, la vertu du prince, sa *virtu,* c’est d’utiliser n’importe quelle qualité, de réaliser n’importe quelle action, qui a pour résultat de consolider le régime politique.

**Conclusion**

Nicolas de Machiavel, dans *Le Prince,* élabore une véritable théorie politique non pas immoral, mais amoral, dans laquelle il disjoint la sphère de la morale et celle de la politique, alors que ces deux domaines étaient jusqu’ici solidement liés. Plus exactement, il rejette les vertus morales traditionnelles, pour les remplacer par la *virtù,* dont le sens est très directement politique, et rattachés aux effets des actions du prince sur le monde, dans le sens de la stabilité de son régime politique.

 Mais si, comme on l’a vu, cette vision est arrimée à une vision spécifique des buts de la politique, elle-même liée à une anthropologie pessimiste, Machiavel a souvent été mal compris, au point d’en faire un apôtre de la méchanceté, un penseur immoral, cruel, et ce jusqu’à la diffusion de l’adjectif « machiavélique », adjectif signifiant à la fois perfidie, astuce, méchanceté et manque d’intégrité et de morale.

Pourtant, si on a vu que Machiavel n’est pas immoral, mais amoral (il conseille cependant au prince d’être immoral si les conditions politiques l’exigent), les conseils que le penseur italien donne aux princes restent difficilement acceptables. Certes, des philosophes importants comme Spinoza ou Rousseau ont pu mettre en avant la dimension émancipatrice de la théorie de Machiavel, dimension cachée dans *Le Prince* est davantage visible dans les *Discours,* et que l’on ne peut saisir qu’en comprenant que le penseur italien était contraint par les conditions politiques de son contexte de production. Mais le froid réalisme de Machiavel pose problème pour qui veut penser la politique en lien avec des valeurs morales universelles (comme chez Kant par exemple). C’est d’ailleurs d’autant plus vrai que la postérité de Machiavel reste largement attachée à cette conception négative de la politique, y compris jusque dans une discipline comme les théories internationales, dans lequel un courant comme le « réalisme » (dont l’un des principaux représentants est Hans Morgenthau) s’inspire largement de Machiavel pour analyser à travers les buts de la stabilité du pouvoir et de sa maximisation les relations non plus au sein des régimes politiques, mais entre les Etats modernes.

1. Celle-ci est due à l’élection du cardinal Giovanni de Médicis au poste de Pape (il devient Léon X). [↑](#footnote-ref-1)
2. Il l'écrit clairement à son ami Vettori, en décembre 1513, puisqu’il affirme que son désir le plus cher demeurait « que ces Médicis se décident à [l]'employer, dussent-ils commencer par (lui] faire rouler un rocher » (allusion au mythe de Sisyphe). Cité par Quentin Skinner, *Machiavel,* Paris, Seuil, 1989, p. 79. [↑](#footnote-ref-2)
3. Cicéron, *Traité des devoirs,* I, XI, 39. [↑](#footnote-ref-3)
4. Il existe, à l’époque, sept vertus morales. Quatre sont communes à tous les hommes (la sagesse, la justice, la fermeté, la tempérance), et trois sont spécifiquement princières (la magnanimité/clémence ; la libéralité (le fait d’être généreux avec ses sujets) ; et surtout l’honnêteté qu’il faut comprendre non seulement comme aujourd'hui comme le fait de tenir ses engagements, mais aussi comme la volonté de se comporter selon les règles de l’honneur. [↑](#footnote-ref-4)
5. Là encore, Machiavel s’oppose à la fois à la morale chrétienne et à l’héritage des Anciens. En effet, Cicéron affirmant dans ses *Devoirs* qu’ « il arrive très souvent que, sous le prétexte d’utilité, on commette des fautes dans les affaires publiques (…). Mais un acte cruel n’est jamais réellement utile : rien n’est plus contraire que la cruauté à la nature humaine que nous devons suivre » (*Devoirs,* III, XI, 46). [↑](#footnote-ref-5)
6. Machiavel écrit ainsi au chapitre 18, sur la question de la non-tenue de la parole du prince, que tous ses conseils ne seraient « pas bon sans doute, si les hommes étaient tous gens de bien ; mais comme ils sont méchants, et qu’assurément ils ne vous tiendraient point leur parole, pourquoi devriez-vous leur tenir la vôtre ? ». [↑](#footnote-ref-6)
7. Machiavel en tire un enseignement politique quelques chapitres plus tôt (III) : « Tous les écrivains qui se sont occupés de politique (et l’histoire est remplie d’exemples qui les appuient) s’accordent à dire que quiconque veut fonder un État et lui donner des lois doit supposer d’avance les hommes méchants, et toujours prêts à montrer leur méchanceté toutes les fois qu’ils en trouveront l’occasion. » [↑](#footnote-ref-7)
8. Au chapitre 18, Machiavel écrit que « les hommes en général jugent plus par les yeux que par les mains ; et il échoit à chacun de voir, à peu de gens de percevoir ». [↑](#footnote-ref-8)